

LE FIGARO

21 août 2026



CULTURE

Miro à Palma de Majorque, et l'atelier où tous les rêves sont possibles

Le Musée Hyacinthe Rigaud raconte les dernières années du maître catalan reclus dans son île des Baléares. Et montre une facette moins connue du peintre.

Valérie Duponchelle Envoyée spéciale à Perpignan (Pyrénées-Orientales)

« **J**e me sens comme un végétal. Et c'est pourquoi j'habite Palma. Il y a des racines pour moi ici. La famille de ma mère venait d'ici. J'ai des racines dans cette terre (...) La terre, la terre, rien que la terre. C'est la terre, la terre : quelque chose de plus fort que moi », confie Joan Miro, le poète du surréalisme (1893-1983), à Georges Raillard en 1977 dans *Ceci est la couleur de mes rêves*. L'exposition « Joan Miro. Majorque, l'atelier des rêves » du Musée Hyacinthe Rigaud, récemment restauré, à Perpignan, vous invite dans le refuge de l'artiste qui a tout sublimé, sur cette île des Baléares qui garde encore sa farouche identité. Elle est née d'un jumelage en 2024 de la ville de Perpignan avec Palma de Majorque et la Fondation Miro Mallorca. C'est l'été de l'art qui traverse en douceur la Méditerranée.

« Ces œuvres dorment à Palma. Deux ans avant sa mort en 1983, Miro projette le devenir de son art et sa pérennité au

travers d'une donation de ces deux ateliers majorquins et de tout leur contenu à la ville de Palma. Miro avait une fille, Maria Dolors. Néanmoins, il va laisser en 1981 ce fonds important à la ville de Palma », nous explique Pascale Picard, directrice du Musée Hyacinthe Rigaud et commissaire de cette exposition pèlerinage. « La moitié des œuvres prêtées proviennent de ce fonds d'une grande cohérence. C'est une fraction du testament de Joan Miro. L'autre grand prêteur de l'exposition est la Galerie Lelong, qui a une belle collection de dessins mais aussi de sculptures, comme en témoignent *l'Oiseau solaire* (1966, réédité jusqu'en 1997) et *Torse* (1969). Nous avons eu la chance de bénéficier du prêt des céramiques de la collection Laroque. C'est un peu le pendant de l'exposition sur les dernières années de Matisse au Grand Palais : on peut voir ces années où l'art de Miro culmine. »

Retour donc à Palma à travers ce beau parcours en une centaine

d'œuvres qui garde son rythme fluide sur 400 m². Palma, c'est l'atelier, achevé en 1956, que l'architecte Josep Lluís Sert (1902-1983) avait bâti pour Miro, à sa demande. L'architecte catalan établira aussi les plans de la Fondation Maeght inaugurée en 1964 et de la Fundació Joan Miro de Barcelone sur la colline de Montjuïc, fondée en 1971 et ouverte au public en 1975. À Majorque, l'ancienne ferme, un peu en hauteur qui surplombe le paysage, la mer, deviendra son atelier de sculpture en attendant que le tout soit opérationnel. « J'aime beaucoup cette réflexion des artistes qui projettent le devenir de leur œuvre, souligne Pascale Picard. Joan Miro réfléchit avec son épouse Pilar à ce qu'il souhaite pour ce futur, il le construit. Ce qui lui est essentiel ? Contribuer à faire évoluer le regard des gens. C'est dans la connexion de son œuvre au public qu'elle se révèle. Il communique tellement bien cette énergie ! Cette liberté qu'il va aller chercher toute

sa vie et qu'il poursuit en s'installant à Majorque. »

Le retour au pays natal comme son compatriote Salvador Dalí (1904-1989) ? En investissant une finca à Palma, il fait un peu ce que Dalí a fait avec les maisons de pêcheurs à côté de Figueres, à Port Lligat, en Catalogne. « C'est très différent parce que, à l'inverse de Miro, Dalí fait ça assez tôt. Il s'installe à Port Lligat en 1929, au moment d'une fracture forte avec sa famille. Son père le "répudie" parce que Gala est arrivée et Dalí est en train de se révéler dans toute la dimension de son expression inattendue et surprenante. Alors que Miro est au sommet de sa carrière. Il a un peu plus de 60 ans quand il prend cette décision, il veut s'éloigner des grands centres artistiques, être seul face à lui-même, renouer avec cette terre ancestrale, explique la commissaire. Son rapport à la terre du point de vue organique, son rapport aux éléments, à l'air, au ciel, au soleil est absolument primordial. Il va faire entrer dans son œuvre une autre dimension, celle du monochrome. Il est à la recherche en permanence de l'inattendu de son quotidien. Il a d'ailleurs du mal à reprendre la peinture tout de suite. Il va mettre deux ans à s'approprier le lieu, l'atelier dont il rêvait depuis les années 1930, le grand atelier dont rêvent tous les artistes. »

Une grande photographie de Miro ouvre l'exposition : il est face à ce vide immense. Il avait eu jusqu'alors des espaces plus restreints, son premier

atelier, dans la ferme familiale de Mont-roig, puis l'atelier de Paris qu'il partage avec Julio Gonzalez, un de ses compatriotes catalans, à Montparnasse. La première salle l'évoque dans cet atelier de sculpture de Son Boter dont il avait entièrement graffité les murs. Un personnage toujours tiré à quatre épingles, qu'il soit en short et espadrilles ou en costume d'été, qui pose avec ses céramiques dans les bras, comme si elles étaient ses enfants. Il assume clairement le choix de l'insularité, ce désir de retrait et d'introspection, son objectif de renouer vraiment avec ses origines catalanes auxquelles il n'a évidemment absolument jamais renoncé.

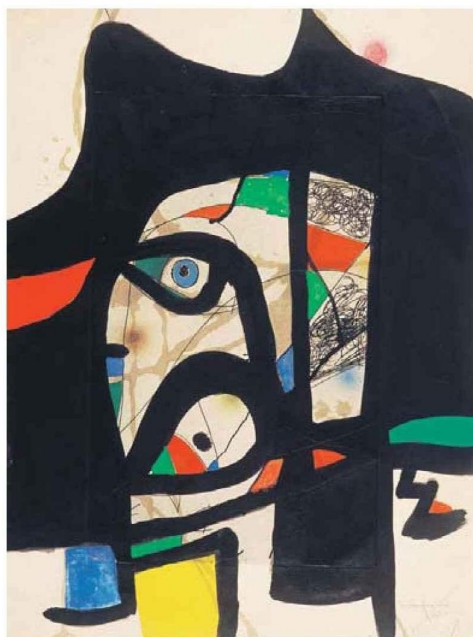
« En recherche perpétuelle de liberté totale »

« Il a ce physique sans ostentation à l'inverse d'un Dalí ou d'un Picasso. C'est quelqu'un de très simple, de très humble, qui n'a pas besoin d'être démonstratif ni de se faire remarquer. Surtout pas », constate Pascale Picard. Picasso est allé vers l'art ibérique ou l'art extra-européen. Miro, lui, remonte le temps beaucoup plus loin. Ce qui l'intéresse, c'est l'art pariétal et l'art assyrien. « En général, on y voit des guerriers. Miro a choisi un orant. Dalí se lit autant qu'il se regarde, il a besoin d'être en autoanalyse permanente, il a besoin d'écrire, de dire. Mais Miro, non. Il ne théorise pas, il raconte son œuvre dans cette espèce de temple qu'il va ériger. On aime Miro pour ses couleurs primaires, ce jaune ensoleillé, le vert de la nature, le bleu du ciel de la mer, ce rouge de l'énergie. À Palma, le

noir prend de plus en plus de puissance, de présence et, petit à petit, va couvrir de plus en plus l'espace. Plus que le pessimisme, c'est l'âge qui s'exprime avec le temps qui se raccourcit. »

Le grand triptyque *Bleu I, Bleu II, Bleu III*, l'une des œuvres majeures et importantes du nouveau Miro majorquin réalisées à partir du 4 mars 1961 à Palma, n'est pas là. Ces immenses peintures monochromes du Centre Pompidou sont très demandées et difficiles d'accès pour un musée de région. Mais les œuvres choisies avec la Fondation Miro Mallorca ne sont pas passées par le commerce de l'art ou par des collections. C'est ce que Miro a laissé dans son atelier. Il s'agit de découvrir ainsi un artiste qui n'est pas celui qu'on attend toujours. Celui des *Constellations*, de cette joie de vivre qu'on perçoit au travers de sa palette chromatique, ces couleurs primaires, cette cosmogonie, un univers qui est de prime abord plus facile. « Il était en recherche perpétuelle de liberté totale dans son approche de l'art. C'est ce qui est agréable dans son travail. Le visiteur est totalement libre d'apprécier l'œuvre au gré de sa propre culture, de sa sensibilité », confie Pascale Picard. Parole de passionnée. ■

« Joan Miro. Majorque, l'atelier des rêves », au Musée Hyacinthe Rigaud, à Perpignan (66), jusqu'au 31 décembre.



De gauche à droite et de haut en bas:
« Sans titre » (1972), huile sur toile,
fusain ; *Bon à tirer pour Fundacio*
***Palma I*, encre de chine, gouache,**
pastel, eau-forte et aquarelle sur
papier ; *Oiseau solaire* (1966, réédité
jusqu'en 1997), bronze monumental.

© SUCCESSIÓ MIRÓ, 2026/FUNDACIÓ PILAR I JOAN
MIRÓ A MALLORCA/ADAGP 2026 ; FABRICE GILBERT

